



elle s'appelle **SABINE**

un film de Sandrine Bonnaire



Presse :

André-Paul Ricci, Tony Arnoux

Tél. : 01 49 53 04 20

apricci@wanadoo.fr

Distribution :

Les Films du Paradoxe

Tél. : 01 46 49 33 33

Fax : 01 46 49 32 23

films.paradoxe@wanadoo.fr

QUINZAINE DES RÉALISATEURS
CANNES 2007

PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE
(FIPRESCI)

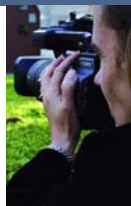
LES FILMS DU PARADOXE présentent

elle s'appelle **SABINE**

un film de Sandrine Bonnaire

France - 2007 - 1 h 25 - 35 mm
Couleur - 1.66 - Son Dolby SR

SORTIE 30 JANVIER 2008



Un portrait bouleversant de Sabine Bonnaire, autiste, réalisé par sa soeur la plus proche.

Récit de son histoire à travers des archives personnelles, filmées par la comédienne sur une période de vingt-cinq ans, et témoignage de sa vie aujourd'hui dans une structure adaptée.

synopsis

Le documentaire évoque une personnalité attachante dont le développement et les dons multiples ont été broyés par un système de prise en charge défaillant.

Après un passage tragique de cinq longues années en hôpital psychiatrique, Sabine reprend goût à la vie, même si ses capacités restent altérées, dans un foyer d'accueil en Charente.

Démonstration par l'exemple, de la pénurie de centres spécialisés et ses conséquences dramatiques.



entretien

avec Sandrine Bonnaire

Pourquoi avez-vous décidé de faire ce film ?

Mon but premier avec ce film est de convaincre, ou en tout cas de sensibiliser les pouvoirs publics sur la prise en charge de l'autisme, et de témoigner au nom des familles en détresse.

Donc ma démarche au départ est politique. En 2001, j'ai été marraine des Journées de l'Autisme.

En m'investissant pendant plusieurs années dans cette fonction, j'ai pu voir combien de familles vivaient ce drame dans l'ombre. Il fallait en parler.

Ensuite il fallait que la comédienne ose passer de l'autre côté de la caméra pour se confronter à un sujet aussi intime et aussi fort ?

Oui, en fait j'avais ce film en tête depuis pas mal d'années. L'idée avait pris forme avant la fin de la première année de l'internement de ma sœur Sabine qui a duré cinq ans. Très vite, j'ai vu son état se dégrader. Je trouvais cela anormal. J'étais très nostalgique de sa beauté et de ses capacités antérieures. Je me suis alors plongée dans ce que j'appelle aujourd'hui mes « images d'archives », ces bouts de films en vidéo 8 que j'avais tournés auparavant avec elle. J'avais tendance à comparer ses deux visages, la Sabine d'avant avec ce qu'elle était devenue, pour essayer de comprendre pourquoi elle chutait autant. Durant les cinq ans où elle a été internée, la colère s'est installée et je me répétais, un jour je ferai un film là-dessus... je ferai ce film !

Mais je remettais toujours ce projet à plus tard par crainte que l'on puisse trouver impudique, ou alors un peu « people » qu'une comédienne réalise un film sur sa sœur. Le fait d'être marraine des Journées de l'Autisme m'a fait franchir le pas. Je pouvais essayer de faire un acte utile.

Dans le film, un carton plein écran indique le basculement entre l'avant et l'après.

Cet enfermement de cinq ans en hôpital psychiatrique a été pour Sabine d'une violence extrême. Un cercle sans fin, plus elle était angoissée, plus elle était violente. Plus elle était violente, plus on lui donnait des médicaments qui lui faisaient perdre ses capacités, jusqu'à devenir

incontinente. On nous disait : « *C'est la maladie qui progresse.* » Mais aujourd'hui Sabine n'est plus du tout incontinente ! J'ai mis ce carton noir, « 5 ans d'internement », car pour moi, Sabine a fait cinq ans de prison pour un crime qu'elle n'a jamais commis.

Pour toute personne, des années d'internement sont une violence extrême. Etre enfermé amène à être violent.

On le voit dans le film, il y a chez Sabine une part de vitalité très forte. En travaillant sur cette vitalité, on aurait pu réduire la part plus sombre qui l'habite.

Votre point de vue de cinéaste s'est ancré sur ce constat.

Oui, l'idée n'était pas de faire un documentaire sur l'autisme, d'ailleurs je ne sais toujours pas ce que c'est l'autisme, mais un témoignage percutant sur un constat précis : Sabine avant et Sabine après l'internement.

C'est-à-dire, montrer que quelqu'un possédant un bon nombre de capacités les perd à cause d'un système défaillant. Avec ce constat, je ne cherche pas à démontrer que les traitements et les médicaments sont inutiles, ou qu'il faut fermer les hôpitaux.

Je veux dire que l'hôpital est un lieu de soins, un lieu de transition, mais en aucun cas un lieu de vie.

Une des forces du film est dans la façon dont vous faites oublier la caméra tout en étant au plus près de votre sujet.

Je voulais retrouver cette complicité de jeu que j'avais avec ma sœur à l'époque où je la filmais lors de nos voyages. Sabine était habituée à me voir la filmer, il était important



de retrouver ce lien. Être filmée, c'était pour elle une manière de se sentir utile, et aussi une autre façon de repartir en voyage.

Il fallait que je tienne moi-même la caméra, puisque c'est mon regard qui se pose sur son histoire. Et j'étais la seule qui pouvait la regarder aussi intimement. Le plus difficile en effet était de rester à la bonne distance.

Dans certains cas, j'ai utilisé deux caméras, mais j'ai filmé 80 % de ce qui est monté dans le film.

Qui vous accompagnait ?

Je me suis entouré de gens que je connaissais bien, et à qui je pouvais faire confiance. J'ai demandé à la photographe Catherine Cabrol de tenir la deuxième caméra. Catherine me photographie depuis plusieurs années et j'apprécie aussi sa démarche de réalisatrice, son documentaire sur les femmes battues m'a profondément touchée.

Deux ingénieurs du son, Jean-Bernard Thomasson et Philippe Richard rencontrés sur LA CÉRÉMONIE et AU CŒUR DU MENSONGE de Chabrol, devenus depuis des amis, ont travaillé tour à tour sur le tournage. Thomas Schmitt, le producteur, est aussi un ami.

Je voulais faire ce film en famille et dans la plus grande discrétion. Nous avons veillé aussi à ne jamais perturber le quotidien du Foyer, et donc nous avons travaillé en équipe réduite.

Le fait d'être à la caméra vous permet de saisir cet échange constant entre le don de votre regard sur Sabine, et l'objet d'amour que vous êtes pour elle et qu'elle réclame sans cesse.

Sabine me réclame, comme elle réclame chacun de ses frères et sœurs. Depuis son internement à l'hôpital, la peur de l'abandon est restée très forte. Notre relation est peut-être un peu plus intime car on a souvent voyagé ensemble, mais si un autre membre de ma famille avait fait ce film, Sabine aurait eu le même comportement et le même affect. Mon regard sur elle est peut-être plus expérimental car je l'ai déjà souvent filmée.

Comment se fait-il que vous ayez pressenti cette urgence à filmer votre sœur à l'époque ?

Finalement, j'ai toujours regardé Sabine comme une sœur, mais aussi comme un metteur en scène peut regarder son actrice.

Au départ, je voulais qu'elle garde le souvenir de nos voyages. Puis j'ai continué à la filmer en essayant d'obtenir des choses dont je la sentais capable. Sabine venait

souvent me rendre visite, je lui faisais lire des pièces de théâtre, je la mettais en scène, je sentais qu'elle évoluait. Je me disais, puisqu'elle est en pleine évolution, un jour je pourrai grâce à ces films lui montrer les progressions accomplies. Malheureusement, c'est l'inverse qui s'est passé, son état s'est considérablement dégradé.

La difficulté en la filmant aujourd'hui était d'arriver à tenir une vraie démarche de cinéaste sans vous laisser distraire par les affects familiaux et l'amour solidaire envers une sœur en souffrance.

La seule façon d'y parvenir était de rester concentré sur mon fil conducteur : faire un constat sur la prise en charge de l'autisme. Qu'est-ce qu'on fait de ces gens-là quand la famille ou les proches ne peuvent plus les assister ? Comment on les regarde ? Comment accepte-t-on leur différence ?

Je fais un portrait de Sabine, et en même temps, je filme des personnes atteintes d'autres pathologies. Donc j'étais constamment dans une sorte de dédoublement, mon œil droit filmait et mon œil gauche veillait à tout ce qui se passait alentour.

Comme lorsque votre caméra prend le temps de rester avec Olivier, un jeune homme épileptique, quand il chute, ou qu'elle s'attarde sur ses mains dans la séquence avec sa mère.

Olivier s'exprime beaucoup, mais ses gestes sont très lents et il tombe. Je me suis mise à l'unisson de son rythme à vivre, à se mouvoir.

Les plans de coupe sur ses mains expriment ma démarche

pour ce film. Les mains d'Olivier font vraiment partie de sa personne. Ses mains qu'il voudrait plus habiles quand il joue de la guitare ou du piano, ses mains qui ne peuvent lui éviter des chutes quand il a ses absences...

Ça n'aurait eu aucun sens pour moi de faire des plans de coupe sur les mains d'autres personnes. Il n'y a qu'une paire de mains que je devais filmer, c'était celle d'Olivier.

On ressent un attachement et une tendresse entre vous et Sabine, pourtant vous la filmez sans pathos ni concession. Dans ce rapport que vous installez, Sabine n'est pas que le sujet de son malheur, elle existe à part entière.

Je voulais la filmer telle qu'elle est, belle et moins belle, tendre et violente, vulgaire avec ses injures et virtuose quand elle interprète un prélude de Bach.

Les autistes ne sont pas forcément des gens repliés sur eux-mêmes, totalement mutiques, ni des gens pourvus de talents de surdoués comme RAIN MAN.

Je cherchais à montrer d'autres comportements de l'autisme, hors de ces représentations habituelles.

En dehors du fait de pointer l'absurdité d'un système aberrant, je voulais donner à voir ce qui se passe quand on reste un moment en leur compagnie.

Ils ne sont pas si repoussants qu'on le croit, on n'a pas à en avoir peur. Leur mode d'expression est différent, mais pas tant que ça. Ils ressentent les mêmes choses que nous, quand ils sont angoissés, quand ils sont tristes...

La différence c'est que nous savons doser nos émotions dans nos rapports avec les autres, nous respectons des codes que l'on nous a appris.





Sandrine Bonnaire

Révélee en 1983 par Maurice Pialat dans *A nos amours*, pour lequel elle remporte le César du Meilleur Espoir Féminin, elle est une comédienne de premier plan dans le cinéma français.

Elle joue notamment avec :

Agnès Varda, Claude Chabrol, Claude Sautet, Patrice Leconte, André Téchiné, Jacques Rivette, Jean-Pierre Améris, Pierre Jolivet...

Elle s'appelle Sabine est son premier long métrage.

Eux s'expriment avec le corps quand les émotions les débordent et que la parole leur est difficile.

À trente-huit ans, Sabine qui est psycho-infantile se mord les mains pour dire qu'elle n'est pas contente, comme le ferait un petit enfant.

Mais ce qu'on accepte d'un petit enfant parce qu'on sait qu'il va évoluer avec l'éducation, on l'accepte moins d'une personne adulte.

Pourquoi était-il important de ne pas cacher la violence de Sabine ?

Je voulais montrer qu'il n'est pas simple de gérer cette violence pour une famille. En même temps, Sabine nous renvoie la violence que nous lui avons infligée.

À l'école déjà, quand les enfants l'appelaient, « Sabine la folle, Sabine la folle ! ». À ce genre d'agression, Sabine répond par de la violence, sur elle-même.

Et sa violence sur les autres est liée au choc émotionnel qu'elle a eu au décès de notre frère.

La violence appelle à la violence, c'est pour cela qu'il était important de la montrer. Comment peut-on répondre à cette violence ? Est-ce qu'on calme les gens, et on les empêche de s'exprimer ? On les enferme, on les interne ? Ou est-ce qu'on essaye de comprendre pourquoi la personne est violente ?

Parfois les violences sont justifiées. Par exemple, Sabrina balance le pot de compote à la tête de l'éducatrice parce qu'on lui interdit de la manger, pourquoi ne peut-elle pas se régaler d'une compote si elle en a envie ? Est-ce qu'on nous imposerait cette même interdiction ?

Sabrina ne parle pas, donc elle exprime son refus de cette frustration injuste en balançant son pot. On peut la comprendre.

Autre force du film, votre façon d'inscrire le temps à l'écran. On voit Sabine changer. Le film s'articule autour de ce contraste violent entre une adolescente d'une rare beauté, rieuse, frondeuse, musicienne, et la Sabine d'aujourd'hui physiquement transformée, mutique ou crûment agressive.

Le temps, c'est aussi le thème du film. Le temps l'a tuée. Le trop de temps qu'elle a passé à l'hôpital l'a tuée. Donc, il fallait faire sentir ce temps. Le ralenti sur certaines images d'archives qui ont pâli avec le temps me permet de souligner le retour vers les souvenirs, d'aller dans quelque chose d'un peu onirique. Pour moi Sabine est une héroïne. Une héroïne malgré elle. Et comme avec toutes les héroïnes, on a envie de faire un film sur elle.

Je voulais aussi un film percutant avec des plans très cut. On se les prend dans la figure, et comme ça on se heurte sur l'avant et l'après. On reste sur le beau visage de la Sabine d'avant pendant suffisamment de temps pour oublier la Sabine de maintenant et, tout à coup, on revient à la réalité du présent, ébranlé par la vision de sa transformation. Comme après un joli rêve, brusquement on revient dans une réalité beaucoup moins belle.

Je suis partie avec ces bases pour tourner le film, ensuite tout s'est construit au montage. Je savais aussi que la première image de Sabine après le générique serait celle où on la découvre sur le canapé à moitié endormie et assommée par son traitement.

Comment avez-vous décidé de vos interventions en voix off ?

En général, je déteste l'usage des voix off alors ça a été dur pour moi de les intercaler ! Comme je voulais faire un film de cinéma, il était important de raconter l'histoire de Sabine jusqu'au bout. Il fallait insuffler suffisamment d'informations pour rendre compréhensible son histoire en un temps relativement court. Mon souci était de garder le fil narratif parce que les passages de voix off sont très espacés. Finalement, cette voix intérieure fonctionnait bien sur les images d'archives car elle est en harmonie avec la nostalgie que je continue d'éprouver pour cette période. Sur le présent de Sabine, la voix off devenait de l'information plus distanciée, donc plus dans la rigueur du constat.



Avec ce travail sur la voix off, la réalisatrice redevenait comédienne...

J'ai longuement hésité sur la façon de dire cette voix off. Fallait-il l'énoncer en tant que sœur ou en tant que comédienne ? J'ai fait plusieurs versions. Une version avec une voix à la fois très impliquée et très intime, puisque je raconte son histoire, je raconte forcément la mienne. Dans une autre version, la comédienne était plus partie prenante. J'ai aussi essayé avec une voix plus neutre, aucune n'avait sa propre logique. Finalement, il me semble avoir trouvé le dosage entre ma propre implication dans cette histoire, et en même temps,

être une voix qui donne à entendre le récit d'une histoire plus universelle. Elle concerne malheureusement tellement de gens.

**Le regard que vous portez sur votre sœur
se double de l'attention que vous accordez
à ceux qui l'entourent.**

Raconter l'histoire de Sabine, c'est aussi faire découvrir où, comment et avec qui elle vit aujourd'hui. C'est

aussi signaler d'autres problématiques. Par exemple à travers le témoignage de la mère d'Olivier dont les préoccupations sont semblables à celles que connaissent de nombreux parents, toujours dans la crainte de l'avenir de leurs enfants.

Toujours soucieux de ce que deviendront ces adultes, plus tard, quand eux ne seront plus là.



Dans cette séquence poignante, on voit un garçon aimant, et sa mère qui se sent coupable de lui avoir donné cette vie. Vous la questionnez d'ailleurs sur sa culpabilité. Un sentiment que vous avez vous-même éprouvé ?

Le sentiment de culpabilité est principalement vécu par une mère. Parce qu'elle a porté son enfant, elle a tendance à se dire, « *J'ai mal fait mon travail* ».

En revoyant ces images d'archives, j'ai été frappée de voir à quel point je n'étais pas toujours patiente, à l'époque avec Sabine. Je me suis sentie coupable de l'avoir plus d'une fois rembarée quand elle nous bombardait de questions. On lui disait, « *Ça va, Sabine tu nous barbes, on t'a déjà répondu, maintenant ça suffit* ».

À l'époque, on était jeune, Sabine avait dix-neuf ans, moi vingt, je ne me sentais pas capable de prendre seule toute cette responsabilité. Depuis j'en ai assumé une partie.

Le fait que je sois devenue mère me renvoie fortement à l'envie de protéger l'autre. Et Sabine est comme un enfant. Non, la famille n'est pas coupable.

Je revendique vraiment que la prise en charge de l'autisme, et plus généralement des troubles mentaux doive être assumée par l'Etat. Le manque de moyens cause les dysfonctionnements.

Le film nous met face aux dommages irrémediables que peuvent engendrer un mauvais diagnostic ou un traitement inadapté.

Sabine n'avait même pas été diagnostiquée, pendant longtemps on n'a pas su de quoi elle souffrait. En plus, un diagnostic est vraiment valable s'il est pris en compte dès

la petite enfance. Et quand bien même Sabine aurait été diagnostiquée comme présentant des troubles autistiques à l'époque de la mort de son frère, ça n'aurait pas vraiment changé son avenir. Le vrai problème, c'est qu'il n'y a pas assez de lieux spécialisés pour accueillir les autistes ou les malades mentaux.

Sabine vit à présent dans un Foyer d'Accueil Médicalisé près d'Angoulême.

J'ai eu la chance de rencontrer Joseph Desbrosse, le directeur de ce Foyer qui accueille des gens souffrant de différentes pathologies.

Cet homme qui accomplit un travail formidable m'a dit, « *Je n'ai pas de place pour Sabine, mais si ça vous intéresse, vous pouvez être administratrice de notre association. Avec votre notoriété et notre expérience, on pourra démarcher ensemble pour développer ce genre de petites structures d'accueil.* »

Nous avons rencontré plusieurs hauts fonctionnaires d'Etat auxquels nous avons remis trois dossiers de projets.

En 2001, les subventions n'arrivant toujours pas, nous avons adressé un courrier à Lionel Jospin alors Premier Ministre. Notre dossier est passé et trois Foyers de cinq personnes ont pu être créés.

Plus récemment, j'ai été reçue par Monsieur Sarkozy, puis j'ai rencontré Xavier Bertrand, Ministre du Travail et des Affaires Sociales, et Patrick Gohé, Délégué Interministériel aux Personnes Handicapées.

Une projection du film a été organisée au ministère et nous sommes associés à la création des projets 2008-

2010, donc nous allons faire des propositions.

Les choses ont l'air de vouloir bouger, mais c'est assez compliqué car l'État n'a pas tous les pouvoirs. Il faut ensuite que les Régions suivent pour les financements, les terrains etc.

Pourtant séjourner dans ces lieux de vie coûte moins cher qu'un internement à l'hôpital. Dans ces Foyers où il y a deux éducateurs pour cinq résidents, une grande partie du travail thérapeutique se fait dans le rapport humain et dans l'échange. C'est une chose impossible à faire à l'hôpital où deux infirmiers s'occupent de trente malades, alors on les calme avec des médicaments. C'est pour cela qu'il faut des lieux de vie mais aussi des financements pour une meilleure prise en charge à l'hôpital.

On voit qu'au Foyer, c'est un travail au quotidien entre les infirmiers et les cinq résidents.

Dans ce centre, le soin est de l'ordre d'un travail de terrain. Dans les hôpitaux, les psychiatres rencontrent leurs patients une heure une fois par semaine, ils travaillent avec eux à partir de rapports sur leurs comportements. Au Foyer tout le travail thérapeutique accomplit au quotidien à travers des activités diverses qui valorisent la personne, les relations de proximité avec les éducateurs et la vie par petits groupes de cinq, tout cela favorise une évolution.

Cela nous renvoie à nous-même, on a tous besoin d'échange, de partage, de contact. Comme dit la psychiatre dans le film, « *Ici, on considère Sabine comme un sujet, comme une personne à part entière.* » Même si je sais qu'un traitement est nécessaire pour Sabine, le but étant

de le diminuer au maximum, le regard que l'on porte sur ces personnes représente une grande part du soin. Depuis qu'elle est dans ce Foyer, Sabine a évolué, grâce au travail des éducateurs justement. Ils lui apprennent à renouer avec elle-même, « *Ce que tu aimes, plutôt que de le détruire, enferme-le. Si un jour tu as envie de revoir ces objets, tu sais qu'ils sont protégés* ».

Sur la violence, c'est pareil. Elle annonce avant de frapper. Pas toujours... mais il y a une évolution. C'est pour cela que j'ai privilégié le fait de voir dans le film les éducateurs en action, car c'est là que tout se passe.

Quelles ont été les réactions du personnel soignant et des résidents du Foyer à la vision du film ?

Avant le tournage, la psychologue, les éducateurs, le chef de service étaient assez confiants sur le fait que je fasse un film sur Sabine. Finalement le tournage et la vision du film a été utile et a fait du bien à tout le monde.

Certains dans le personnel soignant m'ont dit, « *On comprend maintenant ce que vous nous disiez sur les potentialités de Sabine avant son internement.* »

Le fait de voir des images de la Sabine d'avant peut orienter leur travail avec elle à présent.

Parlez-nous de votre travail sur la bande son. Et comment est venue l'idée de reprendre la musique de Nicola Piovani pour le film CARO DIARO de Moretti ?

Je voulais un thème de piano qui fasse un peu écho aux scènes où Sabine interprète le Prélude de Bach.

On retrouve dans le touché pianistique de Sabine et de Nicola Piovani une même douceur, et aussi une même

façon de donner par moments des fins de notes un peu pêchues. Et le titre déjà, JOURNAL INTIME collait parfaitement à ce projet !

Piovani a eu la gentillesse de nous accorder les droits gratuitement. Avec Svetlana Vaynblat ma monteuse, on a eu l'idée de ralentir peu à peu ce thème musical qui représente l'état de Sabine et toute son histoire.

Plus elle avance dans le temps, plus elle est au ralenti. Et la musique s'étire à la fin du film. Nous avons aussi demandé à Jefferson Lembeye de composer des sons étranges, comme inexplicables pour la dernière partie du film, où l'état de Sabine devient plus introverti, plus intérieur.

Ces sons graves et sourds me font penser aux couloirs d'hôpitaux. Au départ, il y a une petite note légère sur l'image de Sabine au soleil avec ses longs cheveux blonds, puis plus on avance, plus la musique s'assombrit. À la fin, les notes de Jefferson et de Piovani s'entremêlent. Des notes graves avec des notes d'espoir qui correspondent au questionnement final.

Justement, quels sont vos espoirs en réponse à ces questions que vous posez à la fin du film :
« Les conséquences sont-elles réparables ?
La dégradation de ses capacités est-elle inhérente à sa maladie ? Pourra-t-elle vivre sans médicaments ?
Pourrais-je un jour repartir avec ma petite sœur en voyage ? »

Certaines choses pourront revenir quand on aura pu réduire au minimum son traitement de neuroleptiques, d'autres malheureusement ne reviendront pas.

Je ne pense pas que nous puissions un jour repartir à l'autre bout du monde...

Ce film, c'est une autre façon de voyager ensemble. Après la présentation du film à Cannes, j'ai envoyé un DVD à Sabine, elle le regarde régulièrement.

Avant de tourner, nous avons beaucoup parlé de ce projet, je voulais savoir si elle acceptait l'idée d'un film sur elle. Sabine m'avait donné son accord.

Le tournage terminé, je lui ai demandé, « *Alors, quelle expérience tu tires de tout ça ?* » Elle m'a répondu, « *Je considère ça comme un travail.* »

Je lui ai dit, « *Oui tu as raison, c'est un vrai travail* ». Donc elle s'est sentie utile, ça l'a beaucoup apaisée.

équipe technique

Réalisation Sandrine Bonnaire

Collaboration à l'écriture Catherine Cabrol

Image Sandrine Bonnaire **et** Catherine Cabrol

Son Jean-Bernard Thomasson **et** Philippe Richard

Montage Svetlana Vaynblat

Musique Caro Diaro **et** Nicola Piovani

Musique originale Jefferson Lembeye **et** Walter N'Guyen

Producteur Thomas Schmitt - Mosaïque Films

France - 2007 - 1 h 25 - 35 mm Couleur - 1.66

Son Dolby SR

Tourné de juin 2006 à janvier 2007,
en Charente, à Montmoreau au sein de l'APEC
(Agir pour la Protection, l'Education et la Citoyenneté)

- Archives personnelles -

Avec le soutien de la Région Poitou-Charentes,
du Département de la Charente,
de la Région Champagne-Ardenne,
de la Région Ile-de-France,
du Centre National de la Cinématographie
et de la Procirep - Société des Producteurs,
de l'Angoa, de France 3,
de la Télévision Suisse Romande (TSR)
et de la RTBF - Télévision Belge
© Mosaïque Films



